

Roman

Catherine LOISEAU

· CEUX DU MERCURE ·  
TOME 1. Kerys



HYDRALUNE  
LA FABRIQUE À CHIMÈRES

Catherine Loiseau

# Ceux du mercure

Kerys

Tome 1

Hydralune,  
la Fabrique à Chimères

*Ceux du mercure*  
*Kerys - Tome 1*  
© 2017 Catherine Loiseau

ISBN 979-10-94812-31-0  
Dépôt légal : Septembre 2017

Hydralune, la Fabrique à Chimères  
2, rue Horace Bertin  
13005 Marseille

Merci à Rachel Fleurotte, Hardkey, Roxanne Tardel, Louen, Terpandre, Rainette et Cerise, lecteurs de la première heure, sans qui ce roman serait probablement resté dans mes cartons.

Merci aux lecteurs de l'AE et de Wattpad pour leurs mots enthousiastes qui m'ont poussée à continuer.

Merci aux hydres, et tout particulièrement à Andréa Deslacs, Audrey Aragnou, Julie Limoges et Iphégore Ossenoire, de m'accompagner tout au long de cette aventure.

Merci à Aurélien, mon compagnon, qui me soutient au quotidien.



## Chapitre 1

Le capitaine Honoré Rocheclair traversait d'un pas vif la cour de la caserne sud de Sainte-Victoire. Il se sentait en très grande forme : le soleil qui apparaissait entre les toits des bâtiments annonçait une journée radieuse, les troupes étaient déjà bien en ligne en bas du perron du réfectoire – il n'aurait pas à faire la chasse aux éléments récalcitrants – et pour couronner le tout, aucune Abomination n'avait pointé le bout de son tentacule depuis des jours. Oui, définitivement, la journée commençait bien.

Alors qu'il s'approchait, des têtes se tournèrent vers lui. Honoré reconnut pas mal de visages familiers, mais aussi quelques nouveaux. Ceux-là le fixaient avec curiosité. Il perçut la rumeur de murmures échangés et en devina la teneur. On parlait d'Honoré Rocheclair, capitaine des brigades du mercure de Sainte-Victoire, pourfendeur d'Abominations et serviteur de ces dames. On vantait sûrement ses hauts faits d'armes, d'ailleurs. Honoré s'estima déçu d'entendre un : « Je l'imaginai beaucoup plus grand ». Tandis qu'il arrivait à portée d'oreille.

Il réprima la pointe d'agacement qui montait et gravit les marches du perron du réfectoire, se plaçant ainsi en surplomb des troupes. Il salua d'un signe de tête Hippolyte Berland et Marie Roman, ses deux lieutenants, et attendit.

— En place pour le capitaine ! ordonna Marie.

Son ton sec produisit l'effet escompté, les nouvelles recrues resserrèrent les rangs et formèrent plusieurs lignes correctes. Enfin, des lignes correctes pour des mercuriens. Nul doute qu'un militaire un peu protocolaire aurait trouvé à redire.

Honoré jaugea les hommes et les femmes assemblés dans la cour. Se tenaient là les premières et deuxième classes en service, accompagnées des caporaux, des lieutenants et des officiers scientifiques. Soit une centaine de personnes qui attendaient son examen.

En dernière place se trouvaient les nouvelles recrues qui prendraient leur service dès que l'inspection serait terminée.

Le capitaine descendit du perron pour passer entre les lignes. Aucun mercurien ne broncha, tandis qu'Honoré examinait les uniformes. Il ne nota pas de combattant mal fagoté ; tout le monde avait bien repassé sa vareuse bleue, astiqué la double rangée de boutons et fait luire les bottes. Satisfait, Honoré remonta sur le promontoire. Il n'aurait pas à sévir au sujet des tenues, tout comme il n'avait pas à se plaindre des résultats des dernières semaines.

— Je suis heureux de vous retrouver ici, et soulagé de constater qu'aucun d'entre vous ne manque à l'appel. Nous apprécions tous ici le docteur Bouquet et son équipe d'infirmiers, mais nous ne tenons pas à leur donner plus de travail que de nécessaire. Quant aux services administratifs, ils détestent devoir remplir des certificats de décès. Continuez à défendre la population comme vous le faites tous les jours, mais continuez aussi à vous protéger vous-mêmes.

Honoré marqua une pause, avant de reprendre :

— Le commissaire Simonet et moi sommes très satisfaits de vos derniers faits d'armes. Trois failles contenues et dix Abominations neutralisées, dont une de classe trois. Aucune perte civile à déplorer et seulement deux blessés légers dans une attaque. Vous pouvez être fiers de vous !

Un murmure parcourut les rangs. Un sourire éclaira plusieurs visages, notamment celui d'Éléonore Monsont, officier scientifique en chef. Grâce à sa rapidité de déduction, une patrouille avait réussi à empêcher une Abomination de classe deux de semer la panique dans un grand magasin. Elle se tourna vers sa voisine et échangea quelques mots ravis avec elle.

Honoré partageait leur joie. 1890 touchait à sa fin et elle s'était révélée tranquille, plus encore que les précédentes. L'île de Kerys et sa capitale, Sainte-Victoire, avaient pu profiter

de cette année exceptionnellement calme. Les ouvertures de brèches et attaques d'Abominations s'étaient faites moins nombreuses et les pertes dans les rangs des brigades du mercure, moins lourdes.

Honoré laissa à ses hommes quelques secondes de répit, avant de réclamer le silence d'un geste. Les chuchotis se turent aussitôt. Le capitaine Rocheclair tolérait les bavardages, mais exigeait qu'on l'écoute avec attention quand il parlait.

— Comme vous le savez, aujourd'hui est un jour spécial, reprit-il. Pour certains d'entre vous, il s'agit de la relève. Vous rentrerez chez vous pour céder votre place à vos collègues pour deux semaines. Vous devez toutefois vous signaler impérativement au bureau des renseignements. N'oubliez pas non plus que vous êtes astreints à séjourner dans le périmètre et devez rester disponibles en cas d'alerte. Si vous nous faites faux bond, vous aurez affaire à moi.

Il marqua une pause pour s'assurer que tous l'avaient bien entendu, et surtout compris. Les mercuriens qui manquaient au devoir n'étaient pas légion, le capitaine préférait néanmoins rappeler à tous leurs obligations et ce qu'il en coûterait de ne pas les respecter.

Une fois encore, les murmures bruissèrent dans la cour. Les hommes et les femmes de permission exultaient à l'idée de ces deux semaines de tranquillité. Derrière eux, des visages indécis et inquiets se tournaient vers le capitaine.

— Comme je le disais, il s'agit d'un jour spécial, lança Honoré, coupant court aux bavardages. Le jour de la relève, certes, mais vous aurez bien sûr remarqué de nouvelles têtes au sein de la caserne. Nous accueillons aujourd'hui douze recrues dans nos rangs. Je compte sur chacun d'entre vous pour leur faciliter leur intégration.

Pour appuyer ses dires, Honoré scruta d'un air sévère les visages des premiers rangs. Il ne tolérait pas de bizutage ou de

plaisanteries douteuses dans sa caserne.

— Bien, rompez maintenant. Pour les mercuriens relevés, veuillez aller chercher votre solde au bureau du trésor avec le lieutenant Berland. Les nouvelles recrues, avec moi.

Tout ce petit monde s'égaya rapidement dans la cour de la caserne. Honoré avisa deux silhouettes qui s'éloignaient.

— Ah, mesdemoiselles Monsont et Boulanger ! les apostropha-t-il. Ne partez pas tout de suite, j'ai un léger point de détail sur le règlement à éclaircir avec vous. Lieutenant Roman ! Voudriez-vous bien aller me chercher monsieur Lemasson à l'infirmerie ? J'aurais également à lui parler.

Marie Roman opina et fila en direction du dispensaire, de l'autre côté de la cour. Les deux jeunes femmes qu'Honoré avait interpellées s'étaient immobilisées. Adélaïde Boulanger, arborant des insignes de caporal, esquissa un geste d'incompréhension agrémenté d'une moue d'innocence parfaitement étudiée. À côté d'elle, Éléonore Monsont, vêtue du pantalon gris de l'unité scientifique, son insigne de lieutenant sur la poitrine, baissa les yeux. Le capitaine soupira, puis se tourna vers les nouvelles recrues qui l'attendaient, se tortillant avec nervosité.

Se tenaient là quatre femmes et huit hommes, tous jeunes, moins de vingt ans, pour ce que le capitaine pouvait en juger. Presque des gamins. Il réprima un sourire. Il n'avait que quelques années de plus qu'eux et les considérait comme des enfants... Son oncle ne manquerait pas de le taquiner à ce sujet.

Il les examina attentivement. Les femmes portaient une longue jupe noire, elles regardaient le sol, intimidées. Les hommes ne semblaient pas plus à leur aise, mais tentaient de camoufler leur trouble sous des airs bravaches. Tous portaient autour du cou un sablier couleur argent : une jauge au mercure.

Honoré décida de briser la distance entre lui et ces mercuriens novices, ils semblaient déjà assez impressionnés comme ça. Il

descendit les marches du perron et se planta face à eux.

— Vous rejoignez aujourd’hui les brigades de Sainte-Victoire et je vous en félicite, commença Honoré.

Il pointa du doigt leur jauge.

— J’ai bien conscience que vous n’avez pas eu le choix, étant devenus des Modificateurs à cause de ces fichues brèches. Vous savez tous ce que cela signifie, je pense qu’on vous l’a longuement expliqué.

Il marqua une pause. Comme lui enfant, ces gens avaient été infectés par ces failles qui s’ouvraient d’un autre monde. Ils avaient acquis la capacité d’altérer la réalité, mais en voyant leurs traits nerveux, Honoré comprit qu’ils ne mesuraient pas encore le prix à payer pour un tel pouvoir. Il n’eut pas le cœur de briser leurs rêves maintenant et poursuivit :

— On vous a rappelé vos devoirs, l’obéissance, le respect des ordres et de la hiérarchie. Mais qu’importe. Désormais, vous faites partie d’une grande famille.

L’une des femmes opina.

— Je ne répéterai donc pas ce que le commissaire Simonet a pu vous dire. Sachez juste que mon rôle consistera à parfaire votre formation et à vous conduire à la bataille. Votre tâche sera de repérer les failles, de détruire les Abominations qui pourraient s’en échapper, de protéger la population, tout en restant en vie et en un seul morceau. J’insiste particulièrement sur ce dernier point.

Il s’arrêta une nouvelle fois et étudia les visages. Beaucoup reflétaient une certaine tension. Honoré ne pouvait leur donner tort. Même si depuis quelques années les déchirures étaient devenues moins nombreuses et les Abominations moins virulentes, le risque demeurait bien réel. D’un étui à sa ceinture, il tira une lampe.

— Passons aux travaux pratiques et testons votre mémoire. Qu’est-ce que cette chose ? demanda-t-il.

- Une lanterne au mercure, répondit l'un des hommes.
- Parfaitement. À quoi sert-elle ?
- À... à éclairer notre chemin et à repousser les Abominations.
- Pourquoi ces créatures réagissent-elles ainsi ?
- Parce qu'elles détestent le mercure et tout ce qui s'y rapporte. C'est pour cela que nous l'utilisons et qu'on nous nomme les « mercuriens ».

Honoré hocha la tête d'un air ravi. Il rangea la lampe puis exhiba un revolver de poing.

— Vous pourrez donc me dire de quoi il s'agit ? interrogea-t-il les nouveaux.

— C'est une arme à feu, chargée avec des balles équipées d'une tête creuse remplie de mercure. À l'impact, celle-ci explose et projette des gouttes sur l'Abomination, déclara l'une des femmes.

À nouveau, Honoré acquiesça avec satisfaction.

— L'Abomination en question n'apprécie pas du tout ça, enchaîna-t-il. Je dois avouer que cela m'enchanté de constater que vous avez parfaitement retenu vos leçons, croyez-moi, ce n'est pas le cas de tous les néophytes. Vous souvenir de ce genre d'informations vous servira à de nombreuses choses en combat. Notamment à rester en vie. Maintenant, voyons si vous avez bien mémorisé ce qui se rapporte aux brèches. Qu'est-ce qu'une faille, d'abord ?

Les habitants de Sainte-Victoire les connaissaient bien, elles et ce qui en sortait. Néanmoins, Honoré aimait vérifier ce que les mercuriens fraîchement nommés savaient réellement. Rumeurs et superstitions allaient bon train, sans parler des ragots colportés par certains journaux préférant le sensationnel à la véracité. Les recrues se concertèrent du regard, avant que l'un des garçons ne se dévoue pour répondre.

— C'est une déchirure entre notre monde et un univers parallèle, capitaine.

— Qu'est-ce que ça fait ?

— Ça altère les lois de la Nature, joue des tours à nos sens et peut affecter notre santé mentale.

— Oui, pas très agréable donc, convint Honoré. Mais quel est le pire dans les failles ?

— Les Abominations, monsieur, murmura un homme.

Un frisson parcourut les rangs. Une femme ferma les yeux, étouffant un sanglot. De pénibles images revinrent à Honoré, celles de son père tombant sous les coups d'une monstruosité venue d'un autre univers, les hurlements de sa mère, ses propres pleurs de terreur. Puis, une douleur fulgurante alors que son corps était marqué à jamais. Un goût amer lui envahit la bouche, celui de l'impuissance. Il le chassa. Il n'était plus ce garçonnet sans défense. Il était désormais un combattant. Il pouvait agir. Il avait de plus des responsabilités, car ces hommes et femmes dépendaient de lui.

— Pour vous, les Abominations sont des monstres de cauchemars, des ombres carnassières. Vous détenez une partie de la vérité, déclara Honoré en effectuant quelques pas. Les brigades du mercure raisonnent néanmoins différemment. Ces intrus sont un opposant que nous avons étudié depuis plus de quarante ans. Vous connaissez sûrement leurs surnoms, mais apprenez la classification établie en fonction de l'ordre d'apparition de nos ennemis et des dégâts qu'ils ont occasionnés.

Les nouvelles recrues se regroupèrent un peu pour mieux entendre.

— Classe zéro : les Amorphes, annonça-t-il. Un amas de chair mouvante et vorace, ne vous fiez pas au chiffre zéro, ces créatures sont redoutables. Classe une : les Pantins, vaguement humanoïdes, recouverts d'une sorte de haillon jaune. Classe deux : les Bêtes de la Nuit. Imaginez un gros molosse avec l'agressivité d'un roquet. Classe trois : les Tentaculaires. Si vous sentez une odeur de poisson pourri, c'est que l'un d'eux

approche. Classe quatre : Les Masques. Évitez de les regarder si vous tombez sur eux, votre santé mentale vous en remerciera. Classe cinq : les Ombres. Pas de forme définie, juste une masse sombre grouillante, attention, très dangereux. Classe six...

Honoré se tut et contempla les recrues. Une femme tremblait légèrement.

— Classe six : les Indicibles, poursuivit-il. Nul ne connaît leur vraie apparence. Nul ne sait comment les combattre. Ceux qui les ont rencontrés ne sont plus là pour en parler, ou y ont laissé la raison.

Une demoiselle leva alors la main. Honoré lui donna la parole.

— Je... je..., bafouilla-t-elle avant de se reprendre. Ces créatures, est-ce qu'il existe vraiment une hiérarchie entre elles ?

Honoré sourit et nota le visage de la jeune femme. Une nouvelle qui posait les bonnes questions dès le premier jour...

— Nous n'avons pu établir avec certitude les liens entre les différentes classes, mais il semblerait que les classes zéro et une fassent preuve de peu d'intelligence, alors que les classes supérieures, sans égaler l'Homme, soient plus retorses.

— Que se passe-t-il si nous ne parvenons pas à temps à contenir nos ennemis ?

— Nous l'ignorons, avoua Honoré. Toujours est-il que si nous arrivons trop tard, nous découvrons les failles, toujours ouvertes, mais inactives, et les corps des infortunés qui se trouvaient dans les parages. Mais des Abominations, nulle trace, comme si notre monde n'était qu'un point de passage sur une quelconque route.

Honoré balaya les troupes du regard. La température semblait avoir chuté. Les nouveaux fixaient tous le sol avec attention, comme s'ils observaient l'herbe pousser à travers les pavés. Honoré frappa joyeusement dans les mains, occasionnant un sursaut chez plusieurs d'entre eux.

— C'était la mauvaise nouvelle : ils sont très nombreux et

très méchants. La bonne, c'est que nous aussi sommes nombreux et méchants. Et bien armés.

Il tapota l'étui de son pistolet.

— Outre les revolvers, nous possédons des carabines, des fusils de précision, des mitrailleuses, des canons, des explosifs, des armures de combat, des harnais pouvant décupler notre force. Des armes que vous apprendrez à manier lors de votre entraînement. Nous avons construit des véhicules rapides, des dirigeables et des bateaux. Nous comptons dans nos rangs des médecins, des ingénieurs, des mécaniciens et une escouade de scientifiques adorant inventer des choses qui font « boum » ! Alors vous voyez, la situation n'est pas si désespérée ! s'exclama-t-il.

Une moitié de ses interlocuteurs était restée bloquée sur la description des horreurs à tentacules et semblait éprouver des difficultés à partager son enthousiasme. Une autre partie paraissait plus qu'intéressée par l'exposé de l'arsenal et brûlait visiblement d'envie de tester tout ça le plus vite possible. De bons Kerysiens comme Honoré les aimait.

— Maintenant prenez vos quartiers et présentez-vous auprès du lieutenant Roman, elle supervisera votre entraînement et vous distribuera votre équipement. Vous commencerez dès aujourd'hui par un passage au stand de tir pour évaluer votre habilité. Exécution !

Les nouveaux se dispersèrent comme une nuée d'oiseaux. Honoré réprima un soupir et se tourna vers le groupe de mercuriens qui l'attendait.

— Mesdemoiselles Boulanger et Monsont, apostropha-t-il les deux jeunes femmes.

Adélaïde Boulanger releva la tête et adopta une moue timide de circonstance, tandis qu'Éléonore Monsont regardait avec obstination le sol, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon. Honoré Rocheclair les trouva craquantes et dut lutter pour ne pas se laisser attendrir par la mine de chaton

effronté qu'elles affichaient.

— Je tenais à effectuer un petit rappel du règlement avec vous, mesdemoiselles, dit Honoré. Commençons par vous, mademoiselle Boulanger.

L'intéressée, une jolie blonde aux yeux noisette et aux formes voluptueuses, papillonna des cils.

— Vous faites partie de ma compagnie depuis un an maintenant, poursuivit Honoré. Vous êtes un bon élément, efficace au combat, courageuse, sans être trop téméraire. Le commissaire et moi-même vous avons donc récemment promue caporal, preuve de votre valeur.

Adélaïde rosit joliment.

— Quant à vous, mademoiselle Monsont, voilà deux mois que vous êtes sortie du collège scientifique de Sainte-Victoire et avez été affectée à la caserne sud. Dès les premiers jours, vous avez montré votre compétence à détecter les failles en formation et à en évaluer les risques. Malgré votre timidité, Éléonore, et votre caractère piquant, Adélaïde, vos camarades ne tarissent pas d'éloges sur vous et vantent votre habileté aux armes.

Éléonore Monsont gardait les yeux baissés.

— C'est de cette habileté dont je voudrais discuter, déclara Honoré d'un ton ferme. Voyez-vous, vous êtes autorisées à porter les armes à l'intérieur de la caserne et pendant vos patrouilles. Néanmoins, je rappelle qu'il vous est interdit d'emporter lesdites armes quand vous n'êtes plus en service. N'est-ce pas, mademoiselle Monsont ?

Éléonore sursauta et s'empourpra violemment. Ses grands yeux gris prirent une expression de bête traquée. Honoré eut l'impression d'avoir donné un coup de pied à un adorable chiot. Il ne fut pas dupe de cette attitude.

— Je vous prierai donc de remettre à l'armurerie votre pistolet de fonction lorsque vous sortez de la caserne, ordonna Honoré. Et vous, mademoiselle Boulanger, un bras mécanique hérissé de

piques n'est pas un élément de décoration pour une robe !

— Mais, c'était pour éviter qu'on nous importune ! tenta de se justifier Adélaïde.

Honoré se permit un soupir de fatigue. Il détailla les deux jeunes femmes. Adélaïde était jolie, fière et capable d'abattre une Bête de la Nuit d'un tir. Elle ne se laissait pas intimider par les gens bien-pensants qui estimaient pouvoir lui dicter sa conduite. Éléonore, quant à elle, surnommée «Léo» par ses compagnons, avait tout du garçon manqué : cheveux courts, allure androgyne. Comme beaucoup de demoiselles travaillant au sein des brigades, toutes deux avaient adopté l'uniforme masculin : pantalon et vareuse, mais portaient également des vêtements d'hommes en dehors de la caserne. Parmi la population, tous ne voyaient pas cela d'un bon œil et le faisaient savoir aux intéressées. La plupart des recrues pouvaient se sortir du pétrin seules. Certaines intégraient hélas à leur conception de la défense de l'artillerie lourde empruntée en douce.

Honoré soupira et se demanda s'il ne préférerait pas affronter un Pantin au lieu de devoir gérer de semblables cas, nécessitant tact, diplomatie et bienséance.

— Je comprends votre situation et croyez-moi, je compatis. Mais nous devons protéger les habitants de cette ville ; pas leur plomber l'arrière-train parce qu'ils vous manquent de respect. Suis-je bien clair, mademoiselle Boulanger ?

Adélaïde affichait un visage couleur tomate très mûre.

— Oui, capitaine, murmura-t-elle.

— Et si vous rencontrez à nouveau des soucis et souhaitez les régler de manière plus élégante, je vous conseille d'aller voir le docteur Bouquet.

— Pour des calmants, monsieur ? releva Léo d'un ton suspicieux.

— Je pensais plutôt au cours de défense pour dames qu'elle anime tous les soldés après le dîner.

— En quoi un cours de défense pourrait nous aider à régler

nos problèmes ? s'étonna Adélaïde.

Honoré se fendit d'un immense sourire.

— Une femme bien comme il faut emporte toujours un parapluie ou une ombrelle, non ? Les plus excentriques peuvent prendre une canne, si elles le préfèrent.

Les jeunes filles acquiescèrent, sans paraître comprendre où il voulait en venir.

— Eh bien, sachez que mademoiselle Bouquet pourra vous enseigner de nouvelles manières de vous servir de votre parapluie.

— Des manières qui impliquent de faire mal aux gens ? s'enquit Adélaïde.

— Disons que vous apprendrez à vous débarrasser efficacement d'un gêneur. En cas de problème, vous pourrez alors vous écrier « Cet homme par terre en sang ? Mais non, monsieur l'agent, ce n'est pas moi, je l'ai trouvé comme ça. Regardez, je n'ai que mon ombrelle, je n'ai pas d'arme ».

Un sourire torve naquit sur le visage des deux femmes. Artémise serait contente, Honoré lui envoyait de nouvelles recrues.

— Merci du conseil, capitaine ! s'exclama Adélaïde.

— Filez maintenant, ordonna Honoré.

Les deux demoiselles s'éloignèrent en babillant.

— Oh, mademoiselle Boulanger, appela-t-il.

Adélaïde se retourna vers lui.

— Par parapluie ou ombrelle, je parle d'un objet standard, non de la monstruosité à la poignée en fonte et à la pointe ferrée que vous semblez affectionner.

La jeune femme afficha une expression d'innocence bafouée tout à fait adorable et presque convaincante. Malgré son joli minois, Honoré ne se laissa pas duper.

— J'ai dit non.

Elle partit en maugréant et Honoré prit note de demander à ses lieutenants de concocter un programme d'entraînement spécial pour la donzelle. Elle aimait fabriquer des armes non

conventionnelles... Autant se servir de son talent pour combattre les Abominations.

Honoré les regarda s'éloigner et s'accorda une pause de quelques secondes, avant de se tourner vers sa victime suivante. Norbert Lemasson, infirmier de son état, se tenait appuyé contre le mur du réfectoire. L'homme, petit, brun avec une légère tendance à l'embonpoint, jouait avec sa jauge au mercure, qu'il fit prestement disparaître sous sa veste.

— Monsieur Lemasson, je vous ai convoqué pour un rappel au sujet du règlement. Je n'ignore pas que vous travaillez à l'infirmierie et que par conséquent vous avez accès à de nombreuses substances et à certaines herbes. Je sais aussi que vous appréciez mon oncle et vous remercie de la gentillesse dont vous faites preuve à son égard. Néanmoins, je vous saurais gré d'arrêter de lui fournir des plantes à distiller pour ses... expériences.

La dernière des expérimentations avait conduit à une cuite de plusieurs jours, au cours desquels Maximilien Rocheclair s'était découvert une passion pour l'opéra et avait choisi d'en faire profiter tout le monde. Honoré avait été de fort méchante humeur après cela.

— Mais monsieur, c'était pour son bien..., argumenta Norbert Lemasson.

— Je ne nie pas l'effet bénéfique de ces herbes, mais il faut penser au confort de ses proches.

— L'entourage est relatif par rapport au bien-être du plus grand cerveau de Kerys, objecta Norbert avec ferveur.

— L'entourage en question est votre supérieur..., remarqua Honoré.

Norbert haussa les épaules.

— Je ne crains pas les représailles, je suis un esprit libre kerysien !

— L'entourage est votre supérieur, est lourdement armé et sa patience commence à s'épuiser.

— Ah. Ces derniers arguments pourraient me paraître plus pertinents, reconnut Norbert.

Honoré acquiesça d'un air satisfait.

— Rappelez-vous que l'entourage est aussi composé de Ripley et du docteur Bouquet. Je ne peux pas dire avec certitude ce qui se passe dans la caboche mécanique de notre chère Ripley, mais je n'ai pas eu l'impression qu'elle goûtait ces vocalises. Quant à mademoiselle Bouquet, elle a décrété que si elle attrapait le sagouin ayant fourni à mon oncle de quoi se distiller de l'alcool, elle se servirait de lui comme cobaye pour sa prochaine expérience.

Norbert Lemasson blêmit à ces paroles, avant de se reprendre et d'afficher une attitude bravache.

— Vous n'avez aucune preuve !

— Croyez-vous qu'Artémise Bouquet en ait besoin ? s'enquit suavement Honoré.

L'autre médita un instant.

— Si je vous donne la recette d'une tisane qui pourrait calmer votre oncle ?

— Il se pourrait que j'oublie ce regrettable incident, répondit Honoré.

L'affaire fut conclue en quelques minutes et Norbert Lemasson regagna son infirmerie. Honoré le regarda partir. Râleur, roublard, adorant discuter et tout contester. Le parfait Kerysien en somme.

Honoré soupira et sortit sa montre à gousset d'une de ses poches. Onze heures déjà. Bientôt l'heure de l'entraînement. Le capitaine songea qu'il n'avait pas soumis les mercuriens à un parcours d'obstacles depuis un moment. Réfléchissant à ce qu'il pourrait bien faire subir à ses troupes, il s'éloigna en sifflant.

\*

Le soleil déclinait dans le ciel de Sainte-Victoire, plongeant petit à petit l'infirmierie dans la pénombre. Il serait bientôt temps d'allumer les lampes à gaz.

Une quinte de toux troubla le silence. Assise au bureau près de l'entrée, Artémise releva les yeux de son manuel d'herboristerie. L'une des premières classes avait attrapé un mauvais rhume qui avait dégénéré en bronchite. Il fut secoué d'un nouvel accès, s'agita avant de se retourner et de sombrer dans le sommeil.

Les trois autres malades dormaient à poings fermés. Artémise se leva néanmoins et passa parmi les rangées de lits. Tout se déroulait pour le mieux, ses patients du jour n'étaient victimes que de simples affections. Elle n'avait pas dû soigner de blessés graves, ni traiter de mercuriens qui avaient dépassé leurs limites en matière de Modification, depuis des semaines.

Elle chassa les images de patients se tordant de douleur alors que l'un de leurs membres disparaissait lentement. Elle se concentra plutôt sur l'instant présent, ses quelques malades et la soirée au théâtre en compagnie d'Honoré Rocheclair et de son oncle, soirée qui s'annonçait fort plaisante.

Elle ne quittait pas souvent l'enceinte de la caserne, respirer le grand air lui ferait du bien. Malgré tout, elle ne pouvait s'empêcher de ressentir une angoisse diffuse, comme si quelque chose d'horrible allait bientôt survenir.

L'arrivée de Norbert Lemasson dans l'infirmierie la tira de ses sombres pensées. Artémise s'en voulut de se laisser ainsi troubler. Elle était une scientifique et non une bonne femme timorée.

— Je viens prendre la relève, madame, déclara Norbert.

La doctoresse acquiesça en guise d'assentiment. Elle nota que l'homme semblait nerveux et qu'il lorgnait dans sa direction.

— Un problème ? s'enquit-elle.

— Un problème ? Quel problème ? Noon, pas de problème ! s'empressa-t-il de répondre d'une voix aiguë.

Artémise fronça les sourcils, mais ne chercha pas à comprendre de quoi il retournait exactement. L'ignorance valait parfois mieux. Elle donna ses consignes et recommandations avant de quitter l'infirmerie pour regagner son logement. D'abord se préparer et après rejoindre Maximilien à bord du *Randolph*.

\*

Honoré sortit de ses quartiers alors que l'après-midi touchait à sa fin. La journée s'était révélée très productive : parcours d'obstacles puis séance de tir. S'ajoutait maintenant la perspective d'une agréable soirée.

Un vrombissement de moteurs lui fit lever la tête. Un dirigeable passa lentement au-dessus de la caserne sud. L'aérogare se trouvait juste à côté des baraquements. Honoré aimait bien observer le ballet incessant des ballons. Ils étaient amarrés à des tours d'embarquement, de splendides bâtiments tout en verre et en métal ouvragé, dans le plus pur style kerysien. Deux de ces tours jouxtaient la cour. Elles voisinaient l'aérogare, mais les engins qu'elles abritaient ne servaient pas à transporter les voyageurs. Ils appartenaient aux brigades de Sainte-Victoire.

Honoré franchit une grille et quitta l'enceinte pour se retrouver dans l'aire de stationnement. Il laissa à sa droite l'immense atelier où s'agitaient mécaniciens et ingénieurs, ainsi que les hangars et garages, pour entrer dans l'une des deux tours, celle du *Randolph*. Les employés le saluèrent avec chaleur. Il échangea quelques paroles avec eux, le temps que la nacelle d'embarquement soit arrimée, puis il y prit place. Mû par un impressionnant treuil, l'habacle coulisca le long des câbles qui le reliaient au dirigeable. La caserne devenait de plus en plus

petite au fur et à mesure qu'Honoré montait vers le *Randolph*.

Il atteignit enfin l'engin. L'officier responsable l'attendait à l'appontage. Ils se serrèrent la main.

— Bonjour, Brochard, comment se porte mon oncle aujourd'hui ? s'enquit Honoré.

— Il est tranquille, cela nous change, l'informa l'intéressé. Quoiqu'il semble vraiment excité à l'idée de votre sortie de ce soir. Qu'allez-vous voir déjà ?

— *Je suis d'ailleurs*, un drame fantastique.

— Amusez-vous bien alors.

Honoré emprunta l'escalier qui menait à l'étage. Il déboucha dans la superbe salle à manger du *Randolph*. Maximilien Rocheclair venait de prendre le café, comme en témoignaient les tasses vides laissées sur une table.

— Mon oncle ? appela Honoré.

En l'absence de réponse, il quitta la salle à manger pour frapper à la cabine de Maximilien, sans plus de succès. Il essaya la chambre du professeur Leblanc, l'autre occupant du dirigeable, avant d'entendre une conversation provenant de la bibliothèque, au fond du couloir.

— Mon oncle ? répéta Honoré en poussant la porte lambrissée.

Maximilien Rocheclair tourna la tête en voyant entrer son neveu. Son visage s'éclaira d'un sourire. Lui et le professeur Leblanc étaient assis dans de confortables fauteuils, face à l'immense fenêtre. À travers les vitraux et la ferronnerie, Sainte-Victoire se déployait sous leurs pieds, dans toute sa splendeur.

— Mon oncle, il va bientôt être l'heure de partir, annonça Honoré.

— Comment ? demanda Maximilien.

— Il va bientôt être l'heure de partir ! martela Honoré.

Il prit soin d'insister sur chaque syllabe, Maximilien était devenu un peu dur d'oreille. Ou entendait ce qui l'arrangeait, au choix.

— L'heure ? Quelle heure ? Ah, oui, l'heure d'aller au théâtre !

— Oui, mon oncle, répondit patiemment Honoré. C'est pour cela que je pense qu'il serait temps de vous habiller.

— M'habiller ? Mais pourquoi ?

Honoré prit une profonde inspiration avant de se forcer à parler d'un ton calme.

— Parce que vous ne portez qu'une robe de chambre, une vieille chemise trouée et des pantoufles dépareillées.

Son oncle maugréa quelque chose d'inintelligible, tandis que Léandre Leblanc ricanait.

— Je te l'avais bien dit que tu avais oublié ton pantalon ! s'exclama-t-il.

— Je n'ai pas de leçon à recevoir d'une personne portant une horreur pareille sur le crâne ! répliqua Maximilien

Léandre Leblanc arborait en effet un chapeau haut de forme démesuré et passablement miteux.

— C'est pour que les Abominations ne puissent pas lire mes pensées ! rétorqua le savant.

Honoré soupira et décida de couper court à la discussion qui s'amorçait. Si on commençait à lancer ces deux-là sur le meilleur moyen de contrer Pantins et autres Masques, la soirée se finirait dans leur laboratoire, à essayer de les dissuader de distiller un alcool révolutionnaire.

— Mon oncle, je vous le redemande gentiment, allez vous habiller. Vous n'avez pas oublié ce qui s'est passé la dernière fois où vous êtes sorti sans pantalon ? Vous avez fait hurler des demoiselles et pleurer des enfants. Les messieurs de la police sont venus vous chercher. Vous vous en souvenez, non ?

Honoré, lui, s'en rappelait bien. Trop bien à son propre goût, d'ailleurs.

— Je crois que oui, et qu'il n'a pas envie de retenter l'expérience. Ripley l'aidera à choisir ses vêtements, annonça une chaude voix féminine à l'accent traînant. N'est-ce pas, profes-

seur Rocheclaire ?

Le jeune homme se retourna pour saluer Artémise Bouquet alors qu'elle entra dans la bibliothèque, en compagnie de Ripley. Celle-ci prit le bras de Maximilien Rocheclaire pour l'amener vers sa chambre.

— Ripley, il en va de la sécurité de mon oncle qu'il soit correctement habillé, lança Honoré alors qu'ils sortaient.

L'androïde hocha la tête. Artémise s'installa dans un fauteuil. Elle s'était vêtue en toute simplicité pour la soirée, comme à son habitude. Robe à tournure gris perle, décorée de dentelles noires, gants crème, cheveux noués en chignon, chapeau à voilette. Elle portait un parapluie assorti à la tenue.

— Artémise, vous êtes splendide, la complimenta le professeur Leblanc.

Elle rougit, mais Honoré ne pouvait qu'approuver Léandre. Elle était plus que présentable et ne semblait pas en avoir conscience. Le gris du tissu magnifiait les chaudes teintes caramel de sa peau, la coupe de la jupe soulignait les courbes voluptueuses de sa silhouette. Sans parler du corsage joliment cintré... Elle perçut son regard et détourna la tête, gênée.

— Heureusement que vous et moi sommes là pour relever le niveau, car j'ai peur de ce que mon oncle va nous inventer. Je le soupçonne de faire exprès de mal s'habiller pour me contrarier, avoua Honoré pour changer de sujet.

— Oh voyons, je suis sûre qu'il ne veut pas vous faire honte, le rassura Artémise.

Cette phrase fut ponctuée d'un ricanement de Léandre Leblanc, ainsi que de l'entrée de Maximilien et de Ripley. Bon, au moins, le savant était décent, Honoré devait le reconnaître. Mais pour le reste...

— Vous disiez qu'il n'allait pas me faire honte ? souffla-t-il à Artémise.

— J'admets mon erreur, répondit-elle en étouffant un léger rire.

Honoré détailla son oncle avec un soupir.

— Pensez-vous réellement que ce pantalon mandarine à rayures noires s'accorde avec cette redingote bleu nuit et votre casquette en velours rouge ? N'abordons même pas le sujet de votre cravate fuchsia et de vos chaussures vertes. Mais où avez-vous réussi à trouver des horreurs pareilles ?

— Cela ne te regarde pas ! Et puis, tu portes bien un gilet jaune et noir, avec un foulard qui brille ! s'offusqua Maximilien.

— Mon gilet est ocre et marron, ses rayures s'harmonisent parfaitement avec les lignes de mon pantalon, quant à la cravate, il s'agit en réalité d'une lavallière en satin ce qui explique son aspect lustré, sachez en outre que...

Il s'arrêta en avisant le sourire d'Artémise et le rire des deux vieux fous.

— Non, mais continuez, je suis sûr que les Abominations seraient très intéressées par vos théories sur la mode, ricana Léandre.

À nouveau, Honoré poussa un profond soupir.

— Bon, très bien mon oncle, allez-y comme ça, capitula-t-il. Mais ne vous plaignez pas si des enfants vous pointent du doigt avant de s'enfuir en hurlant. Priez pour qu'aucun saltimbanque ne se promène en ville, il pourrait vous prendre pour l'un des siens !

La soirée s'annonçait longue...

\*

Le dirigeable avançait lentement. Trop lentement au goût d'Érika Zhaan. Elle jeta un coup d'œil blasé à la mer en contre-bas. Elle consulta la montre à gousset qu'elle portait autour du cou, à côté de sa jauge au mercure. Sept heures. Encore deux interminables heures à tenir avant l'arrivée à Sainte-Victoire.

Assis à côté d'elle, Wilbur et Herbert somnolaient. Érika sou-

pira, elle reprit son livre, sans parvenir à s'intéresser à l'histoire. Elle en avait assez d'attendre, la nervosité commençait à la gagner malgré elle. Ses ordres de mission n'avaient rien de compliqué, la routine pour une femme comme elle. Ses contacts à Kerys l'avaient assurée que sa couverture était en place et qu'elle ne rencontrerait aucun problème. Elle avait déjà quitté son Austrénie natale pour se rendre sur l'île de Kerys, de l'autre côté de la mer. Cette fois pourtant, une sourde angoisse l'étreignait. Machinalement, elle effleura l'étui de son violon du bout des doigts. La douceur du bois verni mêlée à la rugosité du cuir qui protégeait les bordures la rassérénèrent un peu.

Pour chasser l'ennui, elle se mit à observer les occupants du dirigeable. Le *Lysandre*, un engin luxueux, effectuait la navette entre Dunwich en Austrénie et Sainte-Victoire à Kerys. Le grand salon constituait le lieu privilégié des voyageurs, en raison de ses confortables fauteuils et de ses splendides baies vitrées qui permettaient d'admirer à loisir le paysage. Les passagers formaient une faune des plus intéressantes à étudier, on trouvait là des industriels et banquiers en visite, des couples en lune de miel, des artistes en recherche d'inspiration et des jeunes femmes en quête d'évasion.

Comme ces élégantes, Érika avait soigné sa tenue : robe de voyage en laine bleu nuit, à la coupe simple et flatteuse, chapeau joliment perché sur sa tête. Elle avait noué ses cheveux roux en un chignon agrémenté d'un peigne serti de pierreries.

Érika savait qu'elle avait l'air splendide, mais aussi parfaitement respectable. Elle y avait veillé. Il ne s'agissait ni de l'endroit ni du moment pour attirer trop d'attention masculine sur elle. Ce temps viendrait bien assez tôt.

Le spectacle offert par les passagers la lassa vite. Rien d'intéressant à observer, personne à séduire pour lui soutirer des informations, aucun défi. Érika poussa un profond soupir qui tira Herbert de sa torpeur.

— Quand est-ce qu'on arrive? s'enquit-il d'une voix ensommeillée.

— Bientôt, répondit Érika.

\*

Le théâtre *Petite Victoire* se situait non loin du boulevard Alexandre II, dans le centre historique de la ville. Le long de cette artère fleurissaient les salles, les opéras et autres cabarets. Honoré aimait s'y promener. L'architecture raffinée régala ses yeux : vitraux éblouissants, ferronneries ouvragées, façades décorées de mosaïques et bas-reliefs, dans la plus pure représentation du style kerysien. Il adorait également admirer la foule qui se pressait là : beaux messieurs en habits de soirée, élégantes dames aux toilettes froufrouantes.

La nuit était tombée, mais les avenues bruissaient encore d'activité. Les crieurs proposaient l'édition du soir des journaux et des vendeurs ambulants tentaient de fourguer leurs babioles. Le ballet des fiacres rythmait la circulation et les cochers hélaient de potentiels clients. Les allumeurs de réverbères accomplissaient leur office : la lumière chaude du gaz, mêlée à celle des fenêtres illuminées des grandes maisons bourgeoises, nimbait l'ensemble d'un halo doré. Sainte-Victoire vivait intensément.

Honoré constata avec satisfaction qu'il ne détonnait pas dans l'assemblée. Sa redingote noire, son chapeau haut de forme ainsi que sa canne à pommeau d'argent lui attirèrent quelques œillades appuyées de la part de ravissantes demoiselles.

Ces mêmes œillades lui amenèrent aussi une moue réprobatrice d'Artémise, qui marchait au bras de son oncle.

Maximilien Rocheclair souriait comme un gamin, levant les yeux au ciel, s'émerveillant devant les frontons sculptés. Sa tenue extravagante lui valut force regards curieux et, comme

Honoré l'avait prévu, il fit fuir trois enfants.

Mais pour terroriser les passants, Ripley avait placé la barre plus haut. L'androïde allait derrière eux, balayant les alentours comme si elle s'attendait à ce qu'un Amorphe déboule pour attaquer son maître et créateur. Elle ignorait les coups d'œil craintifs qu'on lui adressait. Elle avait revêtu une simple robe noire sans aucune décoration qui, combinée à ses cheveux d'encre et ses iris sombres, contribuait à la rendre plus effrayante. Alors qu'elle marchait, Honoré perçut un léger cliquetis métallique. Les automates kerysiens étaient des mécaniques de précision soigneusement huilées, ils ne cliquetaient pas. Nul doute que Ripley avait encore emmené avec elle la moitié de l'armurerie.

Ils atteignirent le théâtre *Petite Victoire*. Des lustres au gaz illuminaient le vestibule. Des couples se pressaient pour acheter leurs billets. Au milieu de la cohue, des gamins s'époumonaient pour vendre les journaux du soir. À côté d'eux, sur un kiosque, étaient placardées diverses affiches aux couleurs criardes : réclames pour des produits miracles, annonces pour un prochain spectacle, portraits de personnes disparues.

Ils laissèrent manteaux et capes au vestiaire pour se mêler à la foule qui envahissait le hall principal. La pièce avait connu un petit succès, car les critiques l'avaient encensée. La représentation de la soirée était la dernière, le théâtre avait donc décidé d'offrir une collation aux spectateurs, une initiative bienvenue du point de vue d'Honoré, qui résistait difficilement à une coupe de champagne. Il jeta un coup d'œil à la grande horloge fixée sur un mur. Huit heures moins dix. Parfait, ils disposaient d'encore dix minutes avant de devoir gagner leurs sièges.

Honoré se dévoua pour aller chercher des rafraîchissements. Jus de fruits pour son oncle, champagne pour Artémise. Alors qu'il revenait vers eux, il nota combien la jeune femme paraissait gênée. Elle se tenait bien droite, mais gardait la tête baissée, dans une attitude humble, comme si elle avait voulu faire

oublier à tous sa présence. Elle triturait sa jauge au mercure, témoignage de sa nervosité.

Honoré poussa un léger soupir. Fille illégitime d'un docteur kerysien et d'une infirmière orchidienne, infectée par une faille alors qu'elle avait quinze ans, Artémise avait dû se battre toute sa vie pour être acceptée et pour qu'on admette son statut de médecin. Même si tous au sein des brigades reconnaissent sa valeur, Artémise restait mal à l'aise en société et semblait estimer qu'elle n'y avait pas sa place, que ses origines scandaleuses et sa peau noire l'excluaient d'office de cette bonne compagnie. Honoré demeurait l'une des rares personnes à pouvoir la taquiner à ce sujet et parvenir à la détendre. Il fendit la foule, les flûtes de champagne à la main, préparant une pique pour déridier Artémise, quand une tornade rose et blonde le percuta. Il manqua d'échapper les verres.

— Oooooooh! Honoré! Très cher ami! Vous ici! Quelle surprriiiiiise!

La nouvelle venue sautilla en tapant dans les mains, agitant dangereusement sa coiffure compliquée. Les innombrables pans de sa robe magenta bruissèrent comme les ailes d'un insecte.

— Octavie... Quelle heureuse surprise en effet, la salua-t-il d'un ton crispé.

Elle était bien la dernière personne qu'il avait envie de voir ce soir, surtout avec Artémise dans les parages.

— Oh oui! Cela faisait si longtemps! Combien de mois déjà, deux ou trois? pépia-t-elle d'une voix de crécelle. Vous êtes un vilain garçon, Honoré, vous négligez votre pauvre Octavie!

— Oui, vous êtes vilain, Honoré, confirma Artémise en s'approchant.

— Oui, très vilain, mon neveu, renchérit Maximilien.

Par bonheur, Ripley n'ajouta rien et se contenta de lui adresser un long regard.

— Oh oui ! Il me délaisse ! Il ne passe plus nous visiter ! s'exclama Octavie.

— « Nous visiter » ? releva Artémise d'un ton dangereusement affable.

— Oh oui ! Honoré venait tout le temps à notre cercle de couture de soldié ! Moi, Alice, Clémence, Ursuline ! Tiens d'ailleurs, elles sont toutes ici ! Ohé ! Regardez qui est là !

Avant qu'Honoré puisse tenter quoi que ce soit, Octavie avait commencé à sautiller et à agiter les bras avec frénésie. Apparut un essaim de jeunes filles, sanglées dans des robes du soir aux couleurs plus vives les unes que les autres, gracieuses comme une nuée de papillons. Mais une nuée terriblement bruyante alors. Avec force cris aigus qui auraient pu mettre en fuite un groupe de Tentaculaires, les demoiselles encerclèrent le jeune homme.

— Oh, Honoré ! Où étiez-vous passé ?

— Vous nous manquez, vous savez !

— Nos travaux étaient si compliqués !

— Nous aurions bien eu besoin de vos bras robustes !

— Et de votre...

— Je suis désolé d'avoir dû vous délaisser, mesdames ! les interrompit Honoré avant que la conversation ne dégénère. Mais j'ai été fort pris ces derniers temps !

Il tenta une retraite ; l'essaim lui coupa la route dans un mouvement parfaitement coordonné, comme si elles partageaient le même esprit. Les mauvaises langues auraient d'ailleurs pu arguer que la bande ne possédait qu'un seul cerveau, mais le capitaine s'estimait au-dessus de ces considérations. L'important pour l'instant restait de s'en dépêtrer, et vite !

— Oh oui... Votre mission ! roucoula l'une des femmes.

— Nous vous sommes si reconnaissantes de nous protéger ! renchérit une autre.

— Nous aimerions tellement vous prouver notre gratitude !

Honoré déglutit, parce que la proposition était très alléchante, mais aussi, car Artémise commençait à l'observer en souriant. Il connaissait fort bien ce sourire. Elle l'arborait quand quelque chose lui déplaisait et il annonçait souvent une vengeance fulgurante, douloureuse et implacable.

— Une prochaine fois, mesdemoiselles, peut-être, répondit Honoré, je ne vous oublie pas, soyez-en sûres. Je viendrai vous rendre visite, promis. En attendant, il me semble qu'un groupe de charmants jeunes hommes vous regarde avec des yeux éperdus d'amour.

Il désigna une troupe de garçons assemblés plus loin et, profitant de la distraction, s'extirpa de son cercle d'admiratrices. Il attrapa son oncle par le bras pour le traîner au loin, avant que les donzelles n'aient le temps de réagir et de leur couper toute retraite. Artémise et Ripley les suivirent. La doctoresse avait adopté un pas nonchalant, le genre de démarche pour laquelle opte un grand félin prêt à mettre à mort une proie prise au piège. Honoré respira et vida la moitié de sa flûte de champagne.

— Alors, j'ignorais que vous étiez adepte de la couture..., commenta perfidement Artémise.

Le ton était affable, mais l'éclat dans les yeux noirs de la doctoresse lui conseillait de choisir les mots de sa réponse avec un soin tout particulier.

— On apprend beaucoup dans ces cercles, vous pouvez me croire, répliqua-t-il faute de mieux.

Elle jaugea les tenues extravagantes des demoiselles, avisa leurs décolletés plongeants agrémentés de perles, pierreries, dentelles et finit par hocher la tête.

— Si vous voulez vous documenter sur ces choses, j'ai des manuels très techniques sur le sujet.

— Mon neveu est tellement avide d'élargir sa culture, ajouta Maximilien en se mêlant la conversation.

— Oh oui, je ne le sais que trop bien, ronronna une femme à

côté d'eux.

Honoré faillit s'étrangler avec son champagne en découvrant une sublime créature moulée dans une robe de velours rouge sang, une rivière de diamants étincelant à son cou.

— Madame de Richeval... Quelle joie de vous voir ici..., balbutia-t-il.

Il avait dû offenser l'Ange ou l'un de ses saints pour quitter ainsi un péril et tomber dans les griffes d'un autre. Madame de Richeval lui adressa un rictus félin. Ses lèvres carmin dévoilèrent une rangée de dents blanches que n'aurait pas reniées une panthère. Artémise sourit à son tour.

— Ma foi, Honoré, vous semblez connaître tout le monde, remarqua-t-elle d'un ton badin.

— Ce cher Honoré est un familier de mon cercle d'amatrices de belles lettres, expliqua la comtesse de Richeval. Mes amies et moi adorons ses... lectures. Elles sont toujours très vives, passionnées et ne manquent jamais de... piquant ni de vigueur.

— Je vois, je vois, commenta Artémise, sans se départir de son sourire.

Maximilien riait sous cape. Honoré attrapa une nouvelle coupe de champagne qu'il but aussitôt.

— Et quel style de livres préfère donc notre cher Honoré ? s'enquit innocemment Artémise.

— La poésie...

Madame de Richeval coula une œillade suggestive en direction du mercurien.

La cloche annonçant le début de la pièce sonna alors, empêchant la comtesse d'aller plus loin. Honoré agrippa son oncle et poussa Ripley vers la salle. Ils se mêlèrent à la foule, au grand soulagement du jeune homme, pas fâché de retrouver un peu d'anonymat.

— D'abord la couture, puis la littérature... Je ne vous savais pas si avide de culture, lui glissa Artémise.

— Il s'intéresse aussi grandement à la médecine, ma douce, l'informa Maximilien avant qu'Honoré trouve le temps d'ouvrir la bouche.

Artémise rougit et jeta un drôle de regard au jeune homme.

— Honoré ! Mon cher !

Une voix féminine retentit dans le tumulte. Honoré avisa une superbe jeune femme blonde, vêtue d'une robe de taffetas vert, lui adressant un signe de la main. Il lui répondit de même et, avant qu'elle ait pu s'approcher, il entraîna son oncle et Artémise à l'intérieur.

— Littérature ou couture, cette demoiselle ? s'enquit la doctoresse.

— Galerie d'art, annonça Honoré d'un ton volontairement neutre.

— Pouvons-nous prendre place maintenant, ou risquons-nous de tomber sur une autre de vos conquêtes ? l'interrogea suavement Artémise.

— Honoré Rocheclair est un jeune homme en bonne santé, pourvu de tous les appendices nécessaires et la salle regorge de partenaires potentielles, commenta Ripley de sa voix monocorde. Je dirais que statistiquement, il est possible que nous rencontrions encore quelques femmes avec qui Honoré s'est livré à des activités physiques récréatives impliquant...

— Merci, Ripley, merci ! coupa l'intéressé. Nous savons tous que tu comprends très bien comment fonctionnent les humains, mais nul besoin de nous démontrer tes connaissances !

L'androïde lui adressa un regard vide avant de s'asseoir. Maximilien élit domicile à côté d'elle et invita Artémise à s'installer. Les deux ricanaient ouvertement aux dépens d'Honoré. Avec un soupir, ce dernier se laissa choir dans son fauteuil. Au moins, il avait réussi à redonner le sourire à Artémise.

\*

La foule se dispersa à la sortie du théâtre. La danse des fiacres avait repris de plus belle, de petits groupes se formaient pour disserter des mérites du spectacle. Le public avait acclamé la pièce, Maximilien avait même grimpé sur son siège en hurlant des félicitations, avant qu'Honoré ne le fasse redescendre en catastrophe.

Pour l'heure, le capitaine était satisfait. Son oncle affichait un sourire radieux, Artémise semblait heureuse et ils avaient quitté la salle sans rencontrer une autre de ses anciennes conquêtes.

Ils regagnèrent le boulevard Alexandre II, là où l'un des véhicules de la caserne sud devait venir les récupérer. Quelques omnibus à vapeur circulaient paresseusement, les crieurs de journaux tentaient toujours d'appâter le chaland.

— Double assassinat à la rue du cimetière : le suspect est un orang-outan ! proclamait d'ailleurs l'un d'eux.

Comme chaque nuit, l'avenue était éclairée par les réverbères au gaz, dont la douce flamme orangée rehaussait les tons fauves des mosaïques sur les façades. Les hôtels particuliers étaient toujours illuminés, la grande bourgeoisie aimait recevoir, mais de manière générale, les Kerysiens affectionnaient la lumière, en particulier parce que les Abominations ne l'appréciaient guère.

Ils marchèrent un peu avant de s'arrêter à l'angle de deux artères, leur point de rendez-vous. Un couple passa à côté d'eux. L'homme était cintré dans une veste bleu marine frappée d'une double rangée de boutons. La dame avait revêtu une toilette de satin outremer et portait en guise de gant un bras articulé en cuivre et en laiton. Les tenues arrachèrent un sourire à Honoré. Depuis quelque temps déjà, les jeunes gens à la mode empruntaient des éléments de l'uniforme des brigades, tandis que les femmes avaient adopté les amplificateurs de mouvement et adoraient en arborer des copies ouvragées.

— Qu'avez-vous pensé de la pièce, Maximilien? finit par demander Artémise pour rompre le silence.

— J'ai beaucoup aimé! Surtout le passage où la créature met en fuite la noce! C'était tellement drôle!

— Mon oncle, je vous rappelle que ce moment devait constituer le pinacle emphatique de ce drame... Je crois que ni les acteurs ni les spectateurs n'ont apprécié vos éclats de rire.

— Ah... C'est donc pour ça que la grosse dame devant moi s'est retournée et m'a lancé un regard méchant...

— Oui, mon oncle, répondit Honoré d'un ton neutre.

Artémise pouffa. Maximilien adorait le théâtre, mais avait parfois les réactions d'un enfant un peu trop enthousiaste.

— Au fait, que lisez-vous ces temps-ci? l'interrogea Artémise.

— Ah! Un ami austrénien m'a fait parvenir une pièce : *Le Roi en jaune*. Une tragédie en quatre actes. Une merveille, à ce qu'il m'a dit. La lecture vous chamboule l'esprit. Je l'ai entamée, malheureusement pour l'instant je n'ai pas réussi à aller au-delà du premier acte...

— Ah, pourquoi donc? s'enquit la jeune femme.

— Vois-tu, ma chère, à chaque fois que je m'assois pour commencer cette pièce, un désastre semble arriver, et hop, je dois quitter ma bibliothèque. Mais je pense que ce soir sera le bon moment. Une fois que nous serons rentrés, j'irai m'installer dans mon fauteuil, j'ouvrirai le livre et...

Il ne termina pas sa phrase, car une violente explosion l'interrompit. Artémise poussa un cri alors que Maximilien se recroquevillait sur lui-même, les paumes pressées sur les oreilles. Deux carabines étaient apparues comme par magie dans les mains de Ripley. Honoré réprima un mouvement de surprise et se força à réagir en capitaine des brigades du mercure. Il se redressa et regarda autour de lui, avisant de la fumée qui montait au-dessus des toits, quelques rues plus loin. Une sourde angoisse l'étreignit. Une faille? En plein cœur de Sainte-Victoire?

— Restez ici, je vais jeter un coup d'œil, ordonna-t-il.

— Pas question. Nous venons avec vous, rétorqua Artémise.

— Non, ça pourrait être dangereux.

— Justement, des passants ont pu être blessés. Ils auront besoin de moi. Donc je viens. S'il y a du danger, je préfère savoir Ripley à mes côtés. Donc elle vient, et Maximilien aussi par extension, objecta-t-elle.

Honoré renonça à argumenter. De toute manière, pas la peine de discuter avec Artémise quand elle affichait cette expression de froide détermination. Ripley commençait à lorgner du côté de l'explosion, comme un chien de chasse.

— Allons-y, décréta Honoré.

Ils croisèrent des gens qui fuyaient de toutes parts. Belles dames et élégants messieurs couraient aussi vite que leurs tenues de soirée le leur permettaient. Des enfants pleuraient. Des hommes et des femmes aux visages noircis par la fumée, aux yeux hébétés, erraient d'un pas chancelant. Le capitaine serra les dents et repoussa la peur qui le gagnait. Il tira de sa poche un gantelet de cuir, rehaussé d'un alliage de mercure, plomb et chrome, tandis qu'Artémise serrait très fort le manche de son parapluie. Leur tension était presque palpable. Si cette déflagration indiquait bien l'apparition d'une faille, ce serait une boucherie. Ils n'étaient pas assez nombreux pour affronter une invasion. Ils débouchèrent sur une place. Le palais de l'Impératrice brûlait, mais aucune déchirure en vue et pas le moindre signe d'une Abomination. Honoré s'arrêta net. Il consulta le baromètre qu'il portait à la ceinture.

— Aucune variation, constata-t-il.

Artémise sortit de son sac un thermomètre au mercure.

— Rien non plus.

Elle leva les yeux vers Honoré.

— Si une faille s'était ouverte, les instruments devraient pourtant s'emballer...

Le jeune homme acquiesça. Si une brèche s'était créée, ils auraient dû la ressentir, apercevoir la Couleur annonciatrice de la venue de créatures d'un autre monde. Il regarda vers le bâtiment en feu. Ripley renifla l'air.

— Je ne sens pas d'Abomination, déclara-t-elle, mais je détecte une forte concentration d'éléments chimiques entrant habituellement dans la composition des explosifs. Ces flammes me semblent en outre suspectes.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'inquiéta Artémise.

— J'ai peur qu'il ne s'agisse pas d'une brèche, plutôt d'une bombe, répondit Honoré.